

amena la guérison. Il eut les mots qu'il fallait, — que nous eussions trouvés insuffisants ou ridicules — et qui frappèrent juste... Il n'en connaissait pas d'autres, les ayant peut-être oubliés, ou le vent des mers orientales les ayant chassés de sa mémoire avant son arrivée ; les grands gara, brûlés comme Bonneaud et lui à tous les soleils, ne connaissent pas nos raffinements. Bonneaud sanglota en l'écoutant, — cette crise fut la dernière. Les larmes enfin avaient dompté la douleur, il était sauvé.

Du contenu de la lettre nul autre ne sut rien. Méo tailla un brassard noir dans un turban, Bonneaud commanda l'exercice, Sen sourit et La Lande reprit sans distraction son beau rêve.

La Mort était passée, le tombeau fermé...

XII

Ce fut au sortir de cette crise qu'un beau matin, avant d'expédier le courrier — il avait dû attendre près d'une semaine — l'inspecteur mit deux papiers sous les yeux de Sen.

— « Dive Hanoï, dive la France... », ce qui voulait dire : « je pars à Hanoï, je pars pour la France »...

Cela était écrit là évidemment. Sen ne les aurait pas pris au sérieux, ces papiers qui ne portaient aucun cachet, les Blancs ont des habitudes tellement étranges ! Bonneaud s'inquiéta :

— « Yen a, Thi-Sen, beaucoup chagrin, beaucoup triste ? »

Sen ne comprit pas ; Méo expliqua. Sen ne se compromit pas à répondre. Elle fit la moue et bouda.

La bouderie de Sen la rendait toujours très comique. Elle demeurait immobile, ne jetant que des regards très dédaigneux ; elle n'oubliait ni sa boîte à bétel ni ses cigarettes, pour se distraire quand on ne la regardait pas. Sen accroupie sur

le lit de camp était si drôle qu'il était impossible de ne pas rire.

Elle bouda, d'ailleurs, jusqu'au soir. Elle devait y trouver un certain plaisir, elle ne demanda aucune explication. Peut-être des considérations, dont Bonneaud n'avait cure, se mêlaient-elles à ce plaisir. Sen réfléchissait un peu sur les conséquences des choses. Elle était bavarde habituellement, son silence était presque insolent. La bouderie, la rancune, le mensonge sont, à trois degrés différents, les premières des vengeances féminines, avant les très grandes...

L'influence de Méo faiblissait devant celle de Sen. Le chef n'avait plus recours à lui que pour les cas extrêmement difficiles, la fillette apprenant vite le jargon étrange qui, des deux langues, tire un patois tout à fait spécial. Bonneaud commençait à s'apercevoir que le petit bibelot exotique, si bien articulé, n'était pas du tout fragile. Souvent Sen l'avait senti faiblir devant ses caprices. Au fur et à mesure qu'elle constatait sa propre importance, celle de son mari diminuait à ses yeux. Elle n'avait plus devant lui ni effroi admiratif ni timidité. Elle le considérait moins, certainement, qu'un mandarin devenu par son grade père et mère. Le géant barbu, dont la poitrine, la nuit, se soulevait avec force et dont les ronflements étaient pareils aux ronronnements d'un chat monstrueux, n'était qu'un homme plus fort qu'un nhaqué, établi sur des bases plus gran-

des, et qui portait beaucoup de cheveux sous le nez...

Bonneaud avait, le jour même, fait une singulière constatation. L'amour, quand il se révèle à nous, produit une sensation fugitive d'effroi. Elle ne dure qu'une minute à peine. L'au-delà apparaît très net, dégagé de ses tentations, sans le charme de ses séductions. L'instant est bref, notre réflexion est désormais paralysée. Nos révoltes, si nous leur permettons de se manifester, sont inutiles; nous ne les acceptons que pour donner plus de poids, vis-à-vis de nous-même, à l'entraînement que nous subissons et pour nous excuser mieux, plus tard, lorsque nous serons redevenus nous-même.

Bonneaud n'avait pas découvert qu'il aimait Thi-Sen. Un homme solidement armé contre les faiblesses ne pouvait aimer d'amour une petite fille jaune. Souvent il l'avait pensé et il l'avait dit. Il avait sur l'amour des idées arrêtées... l'amour ne consistait-il pas uniquement en une série de mots et d'actes parfaitement réglés d'avance... — les promenades enlacées, les longues phrases d'aveu, les petites brouilles, les grandes réconciliations, les soupirs, les pleurs aussi, les baisers échangés ou volés, les lettres — tout un ensemble de phraséologie et de mimique où il n'entre pas du tout de sensualité, pas du tout, du tout, ce n'est qu'une idylle, très pure, de deux êtres sans sexe. Bonneaud, avec de telles idées, pouvait dire qu'il n'avait jamais aimé. Il avait eu des désirs fous de bête en rut, des liaisons, — pas d'amour.

A certains indices, il avait découvert que Sen ne lui était pas indifférente. Pour expliquer son sentiment il eût sans doute profané un mot sacré, dont, non plus, il ne savait la signification exacte. Les mots sont comme les choses. Lorsqu'ils restent la propriété de quelques-uns ils conservent leur usage propre ; aussitôt qu'ils tombent dans le domaine public, ils servent un peu à tout. Bonneaud aurait dit volontiers qu'il avait pour Sen de l'amitié.

La joie de Sen était la sienne, il partageait ses sympathies et ses haines, il punissait les manques de respect la touchant, beaucoup plus qu'ils n'eût puni ceux qui l'eussent personnellement offensé. Sen devenue, peu à peu, plus experte dans ses caresses, s'instruisant chaque jour davantage à son rôle d'amante, à la façon des femmes blanches, lui était chère. Il n'en désirait pas d'autres...

Et cependant, il ne l'aimait pas, oh non, pas du tout. D'abord cela eût été contraire à la discipline, ensuite c'eût été très ridicule d'aimer une petite congai, haute comme peu de chose et grosse comme encore moins...

Il souhaitait maintenant des jours semblables aux précédents, sans l'ambition d'un grade supérieur... pour demeurer dans le pays auprès d'elle. Il voulait rester au camp avec les miliciens, le garde muet et surtout Sen.

Il n'avait pour elle que de l'amitié, il ne l'aimait pas...

Beaucoup, cependant, auraient, en la circonstance, prononcé le mot « amour ».

XIII

Sen a boudé plusieurs fois, le crachin a succédé au soleil, la pluie au crachin et enfin le soleil est revenu. Il y a eu des périodes de nuit noire et de nuit claire. Le printemps avance.

Bonneaud a consenti à ce que la maison devienne une vraie maison. Il n'a pas bien compris ni ce qu'on lui demande ni jusqu'où ce consentement, donné tout de suite et sans difficulté, peut l'entraîner. Sen l'a appelé si gentiment « Capitaine » en le suppliant...

Les stores doivent être changés, leurs lamelles sont cassées et ternes. Thi-Sen a commandé les nouveaux elle-même, aidée de Méo bien entendu. Un artisan du village est venu prendre des mesures. Lorsque le soleil traversera la véranda, il s'écrasera sur une belle surface bien glissante sans trouver un petit trou pour se faufler et ne pourra plus semer des ronds d'or dans les chambres.

Sur les deux faces, l'artiste peindra de très belles images. On ne distinguera rien au premier

coup d'œil si l'on ne sait ; le dessin se précisera peu à peu suffisamment pour qu'une partie fasse deviner l'autre. Les images reconnues se fixeront dans la mémoire si bien qu'en y pensant seulement on les verra grimacer. Là les yeux, là les crocs : ce sera la tête ; plus bas, une chimère tordue formera la queue. Les corps seront seuls confus, mais ils ne sont pas dignes d'intérêt.

Ce seront deux bêtes de légende, très féroces, très menaçantes... dans tout le pays elles sont reproduites à d'innombrables exemplaires, en petits et en grands, avec les mêmes grimaces, les mêmes couleurs, si semblables qu'on les dirait faites par le même artiste : le Seigneur dont-on-ne-prononce-pas-le-nom — appelé tigre par les Blancs — et son acolyte le Dragon, — invisible aux humains celui-là et d'autant plus redoutable, — tous deux auxiliaires de ce que nous sommes convenus d'appeler la justice immanente... une justice annamite que les prières ne touchent pas et à qui les présents ne sauraient être indifférents...

De chaque côté de l'entrée, on mettra des pancartes. Sen y tient absolument. Nul ne pourra les lire ; elles n'en seront pas moins d'un magnifique effet. Si le lettré qui traça les lettres à petits coups très appliqués n'a substitué au texte donné aucune insolence, la première signifiera « Monseigneur le grand chef Français », la seconde, « Monseigneur le deuxième chef Français ». Ni l'un ni l'autre n'en seront plus fiers, on pourra

même ajouter les pires injures sans qu'ils s'en émeuvent.

Entre les deux portes, en or sur fond rouge, une inscription dira aux arrivants que leur visite est la bienvenue. Ce sera si sincère qu'une lanterne fournie par le Chinois, semblable tout le jour à un malheureux petit ballon captif, deviendra, le soir, une belle lune suspendue sous la véranda pour éclairer l'aimable phrase. Le visiteur, nhaqué, linh ou mandarin, s'il peut la comprendre entrera l'esprit en repos et le cœur confiant. Tant pis pour lui, si Bonneaud l'accueille en jurant par tous les tonnerres et par tous les mauvais lieux célestes ou l'expédie d'un coup de pied vigoureux.

Ceci d'ailleurs n'est qu'accessoire. Le grand projet de Sen touche la salle d'honneur déjà ornée de panoplies, de drapeaux peints, d'inscriptions héroïques, et, comme meubles meublants, de caisses, de cantines, d'un lit pour dormir et d'un lit double pour fumer.

A côté de la porte, en face du lit de camp, on dresse un autel. Un autel à Bouddha, bien entendu. La bonne tête que va faire le missionnaire ! C'est Bonneaud qui a cru cela. Le missionnaire ne fera pas une bonne tête, cet autel n'honore aucunement Bouddha ni les autres dieux jaunes, mais les Ancêtres. Si les Ames d'Annam ne songent guère à rendre service aux vivants, elles sont prêtes à leur jouer de très vilains tours. Il

faut les apaiser, ainsi rien n'aurait mieux réussi à honorer les miliciens morts au poste, disparus ou tués à l'ennemi, que l'inscription sur le faux drapeau peint grossièrement de leurs noms et matricules. La table chinoise, placée au dessous, est sculptée dans le bois dur. Un ruban en galerie l'entoure et d'horribles monstres ont été taillés en creux sur les pieds. Des papiers rouges et or appliqués sur le bois figurent la laque et le métal précieux. Quatre petites tortues fixées comme support à cet autel de mort, donneront aux vivants la longévité.

La place d'honneur n'est pas, comme Bonneaud l'avait supposé, occupée par un bon bonhomme de dieu ventru, barbu ou simplement jovial. Sen y a placé avec de grandes précautions une sorte de petite tablette, soutenue par deux pieds comme nos vieux écrans à feu. Les signes dorés sur la laque rouge sont mystérieux. Méo a expliqué : « Ancêtres ». Bonneaud n'a demandé aucun autre détail et Sen n'en a pas donné.

Le bric-à-brac ordinaire des autels, les vases à brûler l'encens et les offrandes, le bol rempli de sable fin où se fixent les bâtonnets parfumés, les palettes à remuer les cendres, forment une ligne ornementale, entre les deux chandeliers de cuivre où les mèches brûlent ainsi que nos veilleuses...

Il y a encore un gong, monté sur bois, comme nos tambours, pour attirer à grands coups de maillet l'attention des Ames lorsqu'on viendra leur offrir quelqu'offrande. Les « Boum ! Boum ! », là comme dans les hôtels coloniaux anglais, annon-

ceront le repas servi. Mesdames les Ames pourront se mettre à table.

La réalisation de tout ceci n'a pas été rapide, mais à travailleur lent, client patient. Méo et Lien-Kin s'y intéressèrent heureusement... Bonneaud n'eut que deux colères, coup sur coup, — elles faillirent tout gâter. Il avait pris la table pour un présent et s'était indigné puisque présent cache requête. Il fut détrompé de son erreur par une demande de paiement. Les exigences lui semblèrent un peu fantastiques, quoique Méo affirmât leur sincérité. Sen était si contente !...

La maison était bien sienne puisqu'elle y possédait l'Autel Familial, elle pourrait ainsi y offrir les présents, les bâtonnets, les tasses de thé, le riz piqué d'amandes, les fleurs, les fruits. Sen était bien heureuse : elle avait fixé sur la tablette les Ames de certains de sa famille dont il valait mieux ne pas parler à son mari. Elle les honora tout de suite, posant dans la posture la plus humble son petit corps, tout raidi pour une de ces grandes prosternations qu'avaient, autrefois, en leurs cloîtres, nos religieuses et nos moines...

XIV

Sen aidée de ses deux pages, fixe dans ses cheveux la longue épingle carrée, terminée en spatule avec laquelle tout à l'heure elle a fait la toilette de ses petites oreilles. Le chignon est d'aplomb, le ceindre du turban. Le sol se tache d'un petit rond rouge, il en est déjà tout marqué ; Sen prend une feuille verte y roule la chique nouvelle qui sera savoureuse. Sa journée commence.

A cet instant une femme misérable, portant en présent quelques poissons, entre. Elle a dû se recommander d'un nom puissant pour pénétrer de la sorte. C'est, à n'en pas douter, quelque suppliante, car les marchandes restent au marché. Le factionnaire ne lui a cependant pas interdit l'accès des portes, précaution superflue s'il flaire une plainte contre un camarade : la femme, indifférente au soleil, indifférente à la pluie, eût attendu plusieurs jours, de l'aurore au crépuscule.

Elle a dit simplement « Madame Cap'taine ». Ce sobriquet, en passe de devenir un nom véritable, n'a pas eu de réplique.

Madame Cap'taine, depuis l'affaire du saïs Van-

Thien dirigé sous escorte vers Hanoï est plus redoutée du camp que les blancs eux-mêmes. Le respect qu'on lui témoigne s'inspire de la crainte que chacun a de ne point lui plaire. Le factionnaire n'aurait pas hésité à livrer, s'il l'eût possédée, la clé du bastion au simple énoncé de son nom. La femme est inconnue, sa robe est en haillons, rien ne la rend suspecte.

Méo surveille au marché les achats de son successeur, les miliciens manœuvrent au loin, les chefs galopent entre le fleuve et la montagne.

Thi-Sen a reçu le panier et écouté quelques mots. La femme est partie de son pas égal et s'est dirigée vers le village...

Une heure : la sieste a rendu le camp silencieux. L'air est doux, les voiles à la trame très fine amoncelés dans le ciel ne laissent tomber qu'un reflet de soleil. Dans les grandes cases, les soldats dorment, leurs femmes reposent dans le jardin et les petits serviteurs sont étendus au ras de l'ombre. Bonneaud et le garde reposent aussi sous les blancheurs de leurs moustiquaires. Méo s'est assoupi dans le hamac. Paoli-le-singe a trouvé un lit moelleux en Beaupoil-le-chien. Les factionnaires veillent à peine, tant l'horizon est calme dans la tiédeur de cet après-midi.

Là-bas, le fleuve charrie sa boue jaune. La nature elle-même semble obéir au règlement qui impose la trêve des heures chaudes.

Sen s'en va, avec son grand chapeau et son

parapluie. Elle porte l'un comme un bouclier, l'autre comme un sabre, ce qui ne la rend pas moins comique. Nul, malgré tout, ne s'aviserait de la plaisanter, — elle est devenue très susceptible et dédaigne la gaieté des linhs et des nhaqués. Sen s'en va, sans ses pages. Le camp s'en étonnerait s'il pouvait le constater. Sen n'a cure de l'opinion d'autrui, aujourd'hui.

Elle suit la route et traverse le village. Il y a foule dans les rues, foule au marché, foule chez le Chinois. Sen ne s'arrête pas. Elle jette quelques mots, écoute ceux que l'on prononce à son passage, très flattée, car, toujours, on emploie pour elle l'expression la plus polie, — la langue permettant de marquer le respect dans la parole la plus banale.

Dans l'affluence il y a des pêcheurs venus de loin, des sauvages descendus des montagnes, qui comprennent à peine le langage du pays. Quelques-uns la voient pour la première fois. Sen est toute fière. Etrangers, regardez bien passer, jolie et fine, vêtue de soie, ornée de colliers, de bracelets et de bagues, la petite fillette... c'est Thi-Sen. Oui... Mademoiselle... elle est si petite, si jeune ! Thi-Sen ! Cela se dit vite, il est bien plus long de traduire Madame Cap'taine, il faut dire à peu près « Monseigneur Madame de Monseigneur le Mandarin blanc ». Thi-Sen, la seule femme du grand chef de tout ce pays... Et l'on conte aussitôt sa puissance, — toujours cette aventure du saïs voleur, — à ceux qui l'ignorent. Ils iront répéter là-bas la merveilleuse histoire, ils ont une

phrase respectueuse, en attendant l'injure que, tout à l'heure ils lâcheront lorsqu'elle sera très loin, contre celle qui partage le lit du blanc, resté malgré ses bienfaits et sa bienveillance, l'envahisseur...

Thi-Sen est passée, l'autre porte du village donne sur le sentier du fleuve. Depuis la dernière attaque, on a rasé les arbrisseaux, coupé les arbres, arraché les herbes. Le fleuve ne permet plus nulle surprise, sa rive est pareille à celle d'un arroyo nouvellement creusé.

Le fourré commence plus loin, après l'embarcadère juché sur ses bambous. Des bananiers forment un petit bois, percé d'un mince sentier où deux hommes côte à côte ne peuvent trouver place. Les rizières commencent peu après, toutes verdoyantes déjà des tiges repiquées. Sen suit une petite digue.

L'eau se devine à peine de place en place, à travers les feuilles. Sen cherche à voir un sampan qui doit reposer dans une crique voisine. Elle tente de se glisser jusqu'à lui, mais les lianes sont si enchevêtrées qu'elle a une exclamation de dépit. Deux coups de coupe-coupe, en séparant les arbustes, font un passage pour elle et pour le précieux chapeau.

Le bateau pique droit, traverse rapidement, entre dans un chenal. Le fleuve encercle des milliers d'îlots, comme un serpent gigantesque, couché dans de très hautes herbes, formerait des bouquets et des touffes entre ses anneaux.

Lorsque le jour tombe, le même sampan ramène Sen. L'homme qui le pousse est demi-nu, son chignon semé de brindilles est entouré d'un chiffon sale en turban. Il est semblable à tous les pêcheurs du fleuve, tête anonyme parmi tant de têtes anonymes.

Sen rentre, par la même route, au moment où s'allument les lampes du camp. L'inspecteur l'interroge :

— « Nuoc, nuoc, promener », (je me suis promenée sur l'eau) répond Sen aussi calme que si pendant cette promenade elle n'avait pas entendu parler d'un projet, qui l'a très indignée, il faut le dire, d'un très grand projet contre son mari.

XV

Voilà dix mois maintenant que Sen est au camp. Elle parle à peu près aussi bien le français que Méo. Oh ! ce français n'a rien de classique, c'est plutôt un jargon barbare qu'un patois à sa formation. Méo est de moins en moins consulté, tout à fait limité à ses fonctions officielles et celles-ci sont bien insignifiantes. Très souvent à l'heure où Bonneau est absent, un indigène arrive au camp, s'assied près de la porte ou, s'enhardissant, va jusqu'à la véranda. Paoli en est furieux, sa rage sert à écarter quelques importuns. Femmes en sarreau sale, hommes à peine vêtus, tous viennent remettre leur sort aux mains de « Madame Capitaine ». Ils ne redoutent plus la justice du blanc et font appel des sentences de leur mandarin. Bonneaud juge sur toutes choses, en dernier ressort, souverainement. Les causes sont toujours très simples ; par le bon sens il est aisé de les solutionner ; la distance des villes ne permet pas une justice plus complète et celle-ci suffit aux paysans. L'amende et le rotin sont les seuls échelons de pénalité correctionnelle ; toutefois il est possible de

les graduer dans les limites qu'offrent une bourse de nhaqué toujours vide et un dos très résistant.

Lorsque Bonneaud interroge le coupable ou les plaideurs, Méo est présent, pour traduire demandes et réponses, pure formalité. L'inspecteur connaît toute l'affaire, expliquée avec beaucoup de détails et de considérants par Sen. Méo a bien tenté de lutter un peu ; il a dû y renoncer. La renommée de Sen a été tout de suite très grande. L'équité a moins attiré la considération que l'acte d'autorité, la justice consistant surtout à punir, — le coupable ou l'innocent, cette distinction est secondaire pour la masse. Or, non seulement Sen a frappé justement, non seulement le châtement a été terrible (l'imagination populaire a tôt fait de mettre les choses au pire) mais l'inculpé était de ceux qu'il était le moins facile d'atteindre. Parmi les linhs détestés et craints, ceux qui servent les chefs sont à la fois redoutés et haïs. Nul n'avait jusqu'alors osé se plaindre de l'un d'eux.

Grâce à Madame Cap'taine, celui qui peut appuyer sa cause d'arguments sérieux est certain d'avoir satisfaction. Avoir satisfaction, que les droits soient bons, médiocres ou mauvais, c'est obtenir justice ; toutes les langues s'expriment de la sorte... Aussi le mandarin eût-il dépecé en vingt mille petits morceaux le Français qu'il n'aurait pu avoir une aussi grande popularité dans son village...

Quelqu'un cependant souffrait de cette notoriété grandissante. Méo voyait ses profits diminuer petit

à petit. Nul pourtant n'était plus habile à mettre en valeur les mauvaises raisons, nul ne savait mieux mener une affaire, lorsqu'elle était pour lui sans intérêt, à une conclusion honorable : le châtement des deux plaignants.

Les procès étaient assez rares, faute d'habitants, car la race est chicaneuse ; une aubaine de temps à autre était la bienvenue pour alimenter la bourse de jeu, payer la fête chez le Chinois et relever la solde...

Méo était dans une passe très critique, Sen s'affranchissait peu à peu de son joug, ne se refusant pas encore, se donnant de très mauvaise grâce, le fuyant parfois. Méo était un peu las d'elle, aussi ne tenta-t-il pas de la maintenir en servitude ; il était aussi philosophe.

La nuit bleutée éclaire le camp. Bonneaud dévide son beau ronron. Tout est paisible. La Lande achève de gagner sa quiète ivresse. Méo a pu faire signe à Sen ; Sen est venue.

Sous la véranda une couverture cache deux corps accouplés. L'endroit est tout à fait solitaire, nul ne vient jamais par là. L'oreille attentive, Méo suit le ronflement, guette les bruits. Sa vigilance soudain est surprise, la lueur d'un photophore apparaît. Il est trop tard pour fuir. Une main brutale arrache la couverture. Méo et Sen sont terrifiés : c'est le garde, le châtement, s'il n'est pas immédiat n'est pas moins sûr. La Lande semble ne pas l'avoir aperçue. Méo se dresse et part. Il faut qu'il aille chercher de l'opium au village...

c'est-à-dire en trouver au camp où officiellement il ne devrait pas y en avoir. Sen a bien peur. Que va-t-il lui arriver ? La lueur du photophore passe devant elle, le regard qu'elle redoute tant déjà lorsqu'elle n'est pas en faute se fixe sur elle. Le garde s'éloigne.

La terreur la tient hésitante quelques minutes, puis elle va : elle est prête à tout maintenant. Elle prend le petit pot des mains de Méo et gagne le lit de camp. Malgré les yeux terribles, Thi-Sen... Non, non, Thi-Sen ne devra pas s'offrir, le garde s'est engourdi. La veilleuse jette sur la chambre ses lueurs hésitantes, éclairant la tablette des morts et ce vivant inerte, comptant à peine encore parmi les vivants. Il ne la voit pas plus qu'il ne l'a reconnue près de Méo.

Cette terreur devait se renouveler deux semaines après. Le missionnaire étant survenu sans être attendu, un beau repas a été organisé. Chacun y a un peu égaré sa raison et la causerie ne s'est pas prolongée longtemps. Méo rôde dans le silence de la nuit. Il cherche Sen, disparue de la maison. Depuis la surprise il n'a pu l'approcher.

Une ombre se glisse le long d'une case, quoiqu'elle prenne de grandes précautions, ses sandales la trahissent. Méo l'a reconnue : Sen entre chez le sergent.

A côté du panneau, qu'elle relèvera tout à l'heure pour sortir, il s'assied. Les heures passent, la patience de Méo lui permet de ne pas les compter.

Un petit cri, très léger, mais plein d'angoisse, Sen fuit : elle va très vite, sans réfléchir, pénètre dans la maison, heurte la table et se couche à terre dans la grande chambre.

Le Père et le Garde dorment sur le lit à fumerie. Sen a eu tout à fait peur. Elle sait quelles sont les vengeances des amants annamites jaloux, des maris trompés et s'endort pour voir en un cauchemar sur un beau radeau deux formes liées l'une à l'autre face contre face, grimaçant l'étreinte jusqu'à la mort... Sen et le sergent.. Méo ricanant sur la rive...

Méo a vu et il n'a rien dit, son sens pratique ne le lui a pas permis. Les Français ont depuis peu bouleversé les anciennes coutumes. Peu de temps après, oh, quelques jours à peine, une circonstance favorable pour lui se présente. Méo, ancien cuisinier, planton-interprète, est pourvu des deux galons de laine... Méo devient caï...